

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Essai

Laurence Pelletier, Camille Toffoli, Marie-Hélène Constant, Evelyne Ferron
and Maïté Snauwaert

Number 179, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, L., Toffoli, C., Constant, M.-H., Ferron, E. & Snauwaert, M. (2020).
Review of [Essai]. *Lettres québécoises*, (179), 59–63.

Se rosir la faille

Essai Laurence Pelletier

Ce livre de Daphné B. est une valeur sûre qui résiste à l'économie volatile gris-vert.

J'ai reçu une copie de *Maquillée* quelques jours avant sa parution officielle. Mais j'en ai commencé la lecture avec l'étrange impression d'être en retard, de devoir rattraper l'actualité de ce livre qui devançait son existence publique. Déjà, les rumeurs circulaient, il y avait de la spéculation. J'avais hâte. Mes attentes étaient élevées... Elles ont été comblées. Rares sont les livres qui satisfont mes envies immédiates, qui correspondent au fantasme que je m'en fais. *Maquillée* est un ravissement. Je l'ai lu d'une traite. Et lorsque, par nécessité, je devais le déposer, c'était à regret et avec le sentiment que j'abandonnais ce qui pourrait me sauver d'une catastrophe.

La langue de Daphné B. est un moyen d'adaptation contre le désespoir et pour la survivance.

« Une fleur pousse au creux du bordel »

Quand vous lirez ce papier, je serai en retard et vous aurez déjà une idée du propos du livre. On aura décrit son sujet : le maquillage. Ses thèmes : la culture numérique, les influenceur·ses, les diktats contemporains de la beauté, le capitalisme, le sexisme, le racisme, la fin du monde, la précarité, la peine d'amour. On aura aussi souligné la forme du texte et tenté de la saisir : un « essai », un « texte hybride » entremêlant prose, poésie et réflexion sociologique. Au-delà de cet effort de définition et de catégorisation, ce qui m'intéresse et qui est à l'origine de ma

jubilation est la *manière* dont tout se lie et est lié. Daphné B. a un don, une sorte de virtuosité dans le maniement de ses nombreuses références et influences – littéraires, populaires, philosophiques, sociologiques. Son écriture est intelligente, en ce sens qu'elle est dotée d'une intelligence en propre, d'une conscience autonome. C'est une écriture qui réfléchit et qui nous convie, nous oblige à un effort réflexif.

À l'image du mot-valise « schmoney », qui désigne à la fois la couleur et le nom d'un fard à paupières ainsi que l'argent gagné illégalement, l'autrice nous ancre dans les paradoxes moraux de l'existence quotidienne à l'ère du capitalisme. Entre « vision rose » et « esprit de prédation », Daphné B. nous montre comment le maquillage « reproduit la blessure », « rejoue notre fragilité », mais agit aussi comme un baume, une célébration, un marqueur de résistance. Elle aborde de front et incarne cette culpabilité à vivre en contradiction avec ses principes éthiques, tandis qu'elle découvre que « la fonction du maquillage se dédouble et que [s]a palette est toujours autre chose qu'elle-même ». Le propos est incarné, situé dans le corps, jamais à distance, jamais dans une prétention à l'objectivité et au salut. En cela, Daphné B. nous donne de l'air. Elle nous sauve de nous-mêmes, de ce borborygme dans lequel on est bien enfoncé·es et où, en dépit de notre éthos « sans filtre », on est ébloui·es par notre propre reflet.

Pas une (seule) chose

Quand elle écrit, Daphné B. n'est pas didactique, elle n'est pas moralisatrice, elle ne disserte pas : elle poétise. « Le maquillage me fait penser à un poème » : penser avec poésie, c'est tout l'art de l'écrivaine. C'est ce qui me manquait (sans que je le sache) dans le paysage littéraire québécois actuel : un chant de sirène. J'ai été surprise

et ravie de constater que les éditions Marchand de feuilles avaient fait place à ce type d'écriture, que l'on voit (et verra ?) de plus en plus – pensons aux *Filles en série* (Remue-ménage, 2013), de Martine Delvaux, à *Trente* (Remue-ménage, 2018), de Marie Darsigny, et à *Désormais ma demeure* (Triptyque, 2020) de Nicholas Dawson – et qui prend (à mon plus grand bonheur) des risques, notamment avec les références et la langue. Daphné B. le fait avec naturel, avec un aplomb qui jaillit du lieu même de la vulnérabilité dont elle parle et qui est la sienne :

Je ne suis pas un robot. Je ne suis pas No Strings Attached, je ne suis pas No Drama. Je suis ces organes que je surligne à coup de fards brillants, je suis cette peau que je pointe du doigt quand je me prends en selfie, en espérant qu'un jour, quelqu'un prenne soin de moi.

Héritière d'une culture bicéphale (québécoise et anglo-saxonne), fendue par deux langues (le français et l'anglais), l'autrice ne fait pas de compromis. Étant traductrice, sa fidélité au sens des mots nous arme contre l'assimilation à la culture mondialisée. Elle rend compte d'une situation et d'une psyché qui sont les nôtres. Elle nous offre des mots qu'elle remet à l'usage, qu'on subvertit, et avec lesquels on négocie.

La langue de Daphné B. est un moyen d'adaptation contre le désespoir et pour la survivance. Elle pave le chemin vers un « monde plus vaste ».



★★★★★

Daphné B.
Maquillée

Montréal
Marchand de feuilles
2020, 224 p.
19,95 \$

Les dessous d'une industrie stigmatisée

Essai Camille Toffoli

***Pornodyssée* propose, à travers des rencontres humaines, le portrait d'une industrie controversée qui fait autant l'objet de préjugés que de débats éthiques et politiques.**

Dans une entrevue à l'émission de radio de Pénélope McQuade, on demandait à Jean-Marc Beausoleil, avec un ton qui dénotait du scepticisme, si son livre ne véhiculait pas une vision rose de la pornographie. La série de portraits qui composent l'essai – des *camgirls* terminant des thèses de doctorat, des producteurs au portefeuille florissant, des performeuses reconnues aux quatre coins de la province qui font quotidiennement du sport – montre en effet qu'il est possible de trouver son compte et de s'épanouir dans ce milieu. Ce reportage littéraire s'avère toutefois, à plusieurs égards, peu réjouissant.

Terminer sa période Bukowski

Quiconque concevant la pornographie comme le point de départ d'une descente aux enfers, quiconque imaginant la travailleuse du sexe lambda comme une toxicomane vulnérable récemment sortie d'un centre jeunesse, quiconque associant toute commercialisation de la sexualité à une forme d'exploitation plus répréhensible que les autres verra ses préjugés déconstruits. À la rencontre de différent-es acteur-rices de l'industrie pornographique québécoise, on découvre plusieurs existences qui dégagent une grande impression de « normalité » : un caméraman portraiture des passants dans son carnet de croquis ; une performeuse fait des allers-retours quotidiens entre les bars montréalais et la maison des Laurentides qu'elle partage avec son amoureux. Il n'y a pas que du spectaculaire ou du glauque dans le monde des *pornstars* ; il y a aussi du banal, du routinier. L'essayiste estime que beaucoup de personnes vivant de la pornographie sont « des gens comme

les autres », avec des préoccupations en rien extravagantes : arriver à économiser, trouver un confort matériel minimal et un emploi valorisant.

Persiste toutefois dans l'écriture une certaine condescendance qui entache l'empathie que l'auteur cherche à entretenir par rapport à son sujet. Il s'étonne qu'un intervenant lui donne rendez-vous « au Solid Gold ou au McDo du métro Atwater – Quel choix d'endroits ! Et ça lui est venu spontanément ! » ; il insiste sur « les bébélles et les cossins » jonchant la maison d'une travailleuse interviewée, sur « le regard cerné » et « l'aura d'outre-tombe » d'une performeuse de vingt ans. Ces remarques ne sont que des détails, mais elles nourrissent le rapport d'altérité. Elles suggèrent que les *pornstars*, si professionnelle soit leur démarche, n'appartiennent pas à la même classe culturelle que Beausoleil ni à celle du lectorat potentiel de son livre. L'ouvrage s'achève sur un chapitre intitulé « Moi aussi », dans lequel l'auteur évoque des violences intimes vécues dans l'enfance. Il conclut : « Dans le fond, je suis passé près des destins de Guillaume et de Mam Steel. » Or, cette recherche de réciprocité ne transparaît pas dans le reste de *Pornodyssée*, dont la perspective déployée semble surtout être celle d'un « amoureux de pin-ups devenu écrivain après avoir lu Miller et Bukowski » et qui s'aventure, en touriste, dans le monde des bars de danseuses et des vidéos de pénétration.

Le sexe dans un monde en déclin

La brillante préface de Mélodie Nelson constitue sans doute l'un des éléments

les plus forts de l'ouvrage, tant par son style que par sa portée critique. L'écrivaine y parle de son passé d'escorte et de *camgirl*, du deuil qu'elle a vécu en arrêtant de pratiquer ces métiers. Elle dénonce les stigmates dont sont victimes celles et ceux (surtout celles) qui choisissent de faire du sexe leur gagne-pain et elle démonte l'hypocrisie « des personnes qui préfèrent voir la pornographie comme le signe de la fin du monde (alors que tout le monde devrait deviner que c'est en fait la barbe à papa à saveur de Red Bull la preuve ultime de la détresse humaine) ». Ce sont de tels paradoxes et relents pernicieux de bien-pensance qu'invite à remettre en doute la démarche de Beausoleil, mais la série d'entretiens autour desquels il construit son essai prend une forme essentiellement énumérative et elle ne débouche pas sur la réflexion plus substantielle qui aurait mérité d'être menée. Le reportage s'achève sur une ambiance presque apocalyptique : les membres d'une équipe de tournage à Los Angeles voient tomber une pluie de cendres causée par des feux de forêt à proximité. Ils doivent alors « choisir entre continuer à tourner du porno parce que nous allons tous y passer alors aussi bien s'amuser, ou bien s'arrêter pour lutter contre les flammes ». On ne saisit pas trop ce que ce dilemme sous-tend. Peut-être parce que le panorama que dresse Beausoleil nourrit davantage la curiosité qu'il n'analyse réellement les rapports de force et les dynamiques sociales conditionnant le monde de la pornographie.



Les petites mains

Essai Marie-Hélène Constant

Le prolifique Alain Deneault offre, avec *Bande de colons*, un essai aux analyses fines et éloquentes de ces « colons » que l'historiographie et le discours populaire aiment balayer sous le tapis.

Lorsqu'il est question, dans l'espace francophone, des conséquences du colonialisme au Canada et au Québec, les discussions se limitent trop souvent à une sorte d'identification forcée et exclusive au colonisateur ou au colonisé. Présentés dans une rhétorique dualiste, ces termes prennent une teinte particulière dès l'aube des années 1960, alors que l'anticolonialisme, les revendications pour les droits civiques et les luttes révolutionnaires habitent les pensées des poètes, des militant·es et des politiques. L'actualité ne nous laisse pas en reste : de telles considérations concrètes et philosophiques méritent un nouveau regard. Alain Deneault propose, à la suite de plusieurs conférences et articles étoffant le point cardinal de l'essai, « une notion intermédiaire [qui était] en souffrance, un dégradé conceptuel du type *colonisateur* – *colon* – *colonisé* [qui] faisait défaut ».

Prendre conscience

Les tensions entre la perception de soi du peuple canadien (ou canadien-français) et les traces de la machine coloniale alimentent la réflexion de l'essayiste. Au plus près de ce que remarquait Jacques Ferron à une autre époque, il s'agit pour l'auteur de refaire une leçon d'histoire. Il montre comment la construction des figures et des appellations parle de l'exploitation des territoires, des ressources et des peuples, bien plus qu'elle n'offre de réponses quant à la place des sujets dans l'histoire. Dans la lignée de Ferron, Deneault réserve le terme de colonisé « à la désignation exclusive des peuples d'origine, aujourd'hui méconnaissables, parce que misérablement parqués dans des réserves ou sinon disparus dans un processus génocidaire lent, comme on parle de mort lente ». Dans cette

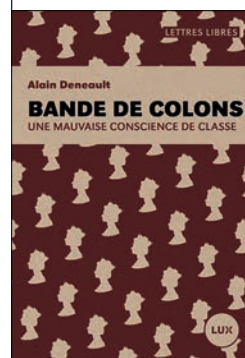
optique, les colons sont les « petites mains de l'exploitation coloniale, la force de travail au service des basses œuvres, les pauvres exécutants se prêtant à la banalité du mal pour un lopin de terre, un salaire, peut-être même seulement une promesse d'avantages, une paire de tickets gratuits pour le match du lendemain soir... ». Véritables courroies de transmission et outils de répétition de l'oppression ainsi que de l'idéologie coloniales, les colons se conçoivent plutôt, si l'on suit la réflexion de l'auteur de *La médiocratie* (Lux, 2015), comme une classe moyenne à qui le pouvoir d'achat offre le mirage d'une certaine indépendance : « [Le colon] se console de son statut en s'imaginant consommateur. De cette position, une infinité de rêves sont permis et gardent sauf le sommeil de la pensée. » S'inspirant des théories marxistes (celle de Georg Lukács au premier chef) sans s'y restreindre, l'essayiste dresse le portrait de cette « conscience de classe » et de l'aliénation des colons, eux-mêmes prisonniers de l'épaisseur étouffante du grand rêve canadien.

Se nommer

Dans cette fresque, tout opère comme si les mots avaient été insuffisants pour le peuple canadien-français afin qu'il puisse se définir. En creux, donc, ce colon lancé en insulte témoigne d'une difficulté à se (re)connaître. Un terme manquait : celui de « colon », pourtant balancé sur le ton de l'injure dans notre contrée américaine. À la suite des portraits du colonisé et du colonisateur d'Albert Memmi, mais en en circonscrivant les limites, l'intellectuel propose une définition qui sied autant à une relecture de l'histoire qu'à une saisie de l'actualité. Le colon n'est pas un colonisateur, mais il rejoue

la façon dont ce dernier s'approprie le pouvoir et les ressources ; il participe d'une structure qui le dépasse, mais qui lui offre un semblant de confort. Sans ostraciser l'individu, même s'il rappelle constamment l'exploitation à laquelle contribuent les travailleur·ses, Deneault avance que d'un océan à l'autre, le colon, c'est « le peuple qui convient d'être administré par des structures publiques qui ne sont jamais vraiment le reflet de sa volonté subjective et souveraine. Il est le subalterne, le partenaire, le client ou le chômeur, jamais le citoyen ».

Retrouvant les motifs importants de ses interventions et écrits – qu'on pense à *Noir Canada* (Écosociété, 2008), ou à ses ouvrages sur les paradis fiscaux –, l'essai de Deneault repose sur une saisie transversale des enjeux qui modèlent l'économie. C'est par le biais du questionnement que l'auteur boucle sa réflexion, invitant le lectorat et société à « amorcer [leur] travail d'émancipation » pour qu'ils se demandent enfin : « *Qu'est-ce que je fais là ?* ! » En fin de parcours, l'écrivain insiste sur la responsabilité du colon, passage sur lequel il faut méditer en regard de l'actualité récente : il nous est plus facile, sur le plan psychique, de nous « tordre l'esprit de façon à nous dire semblables à l'image que renvoie de nous-mêmes le miroir déformant de la propagande canadienne », que de nous avouer « petites mains ».



★★★★

Alain Deneault
Bande de colons.
Une mauvaise conscience de classe

Montréal, Lux
2020, 216 p.
21,95 \$

Femmes et pouvoir politique

Essai | Evelynne Ferron

Pauline Marois a brisé le mythique plafond de verre pour les femmes en devenant, en 2012, première ministre du Québec. Cet accès au pouvoir, ponctué de défis et de difficultés, fait de la biographie d'Élyse-Andrée Héroux un ouvrage très attendu.

En politique, les femmes qui ont occupé divers ministères et su rester dans les hautes sphères du pouvoir ne sont pas nombreuses. À cet égard, le cas de Pauline Marois relève de l'exception, elle qui a été au service de la société québécoise pendant près de quarante ans. Il était donc temps de revenir sur cette longue carrière peu banale.

Alors qu'on s'attendait à un récit autobiographique, c'est plutôt un ouvrage écrit par Élyse-Andrée Héroux, avec la collaboration de Laurent Émond, que nous offre Québec Amérique. Rédigé dans un style très personnel, *Pauline Marois. Au-delà du pouvoir*, qui se lit comme un roman, recueille les confidences de Marois. Le résultat est intéressant, puisque la narration au « je » nous donne véritablement l'impression que la « dame de béton » est derrière l'écriture du bouquin, mais au gré des pages, nous percevons un manque de chaleur humaine qui se dégage généralement d'une biographie. Il n'en demeure pas moins que cet essai, agrémenté de nombreuses anecdotes et réflexions, dresse un très bon portrait de la vie et de la carrière de la politicienne.

De la vie à la campagne aux réalités sociales du Québec

Tandis que nombre de critiques du livre risquent d'insister, avec raison d'ailleurs, sur le référendum de 1995, examinons brièvement la trajectoire de Pauline Marois qui, quoique présentée succinctement, explique bien la personnalité de la future femme d'État. Le récit de l'enfance est dès le départ orienté vers le climat sociopolitique des années 1950, évoquant Maurice Duplessis

et l'asservissement des Canadiens français, ce qui est étonnamment cliché. Les auteur·rices ont essayé d'inscrire la jeunesse de Pauline Marois dans un contexte historique plus large ; toutefois, il et elle se sont montrés incapables de tricoter une histoire personnelle avec les mailles sociales et économiques du Québec d'alors.

Les origines fort modestes de Pauline Marois et sa prise de conscience des classes sociales, lorsqu'elle est admise au Collège Jésus-Marie de Sillery, sont cependant très bien décrites : « Pour la première fois de ma vie, même si je ne connaissais pas les mots pour le dire, j'étais confrontée à l'existence des classes sociales. [...] J'avais été parachutée dans une microsociété où évoluait Marie Lesage, fille du premier ministre Jean Lesage [...]. » C'est grâce à son dévouement, à son éducation et à son engagement dans son milieu de vie que se forge l'intérêt de la jeune femme pour la politique comme moyen d'aider les autres.

Au service du Québec

Au-delà du pouvoir nous permet de comprendre les multiples défis qu'a dû surmonter celle qui a été tour à tour politicienne, épouse et mère. Pauline Marois a eu quatre enfants, dont trois sont nés pendant son premier mandat au tournant des années 1980. La peur d'être mise à l'écart l'a incitée à ne s'accorder qu'un court congé de maternité après chaque accouchement. Il s'agit d'un aspect de sa vie familiale qu'elle évoque avec un certain regret aujourd'hui. Le *boys club* qu'est la scène politique de l'époque nous amène par ailleurs à réfléchir à la situation actuelle : l'accès aux postes

de pouvoir, en politique comme dans d'autres sphères, reste difficile pour les femmes.

Qui dit politique dit inévitablement gestion de crise. À ce propos, Pauline Marois est davantage un livre ouvert et nous dresse un portrait réaliste et sans ambiguïtés des tempêtes qu'elle a traversées au cours de sa carrière. De son évolution de députée à ministre, puis à première ministre, nous avons une vision globale somme toute pertinente, mais les mots choisis par les auteur·rices ont des airs de formules préfabriquées. Le texte aurait gagné en profondeur s'il avait été plus personnel et s'il avait donné à lire des phrases un peu plus directes.

Le moment fort du livre reste le chapitre sur l'élection de Pauline Marois au poste de première ministre du Québec et, surtout, le retour plus intime sur l'attentat du 4 septembre 2012 au Métropolis. L'ex-politicienne, qui a longtemps minimisé l'événement, est beaucoup plus émotive et critique avec le recul. L'analyse est tout en nuances.

Quelques photographies sont présentées à la fin de l'ouvrage. Elles auraient peut-être mieux illustré le récit si elles avaient été insérées au fil des chapitres.

Bien qu'un opus signé de la main même de Pauline Marois eût été un testament plus souhaitable, cette biographie fait (re)connaître le parcours de cette grande dame qui a dédié sa vie au Québec et à son peuple.



★★★

Élyse-Andrée Héroux (avec la collaboration de Laurent Émond)

Pauline Marois.
Au-delà du pouvoir

Montréal
Québec Amérique
2020, 440 p.
29,95 \$

En vivant, en enseignant

Essai Maïté Snauwaert

Soucieuse de réfléchir à sa pratique d'enseignante, Eftihia Mihelakis a choisi de le faire sous la forme de dialogues croisés.

L'instigatrice du projet place sa confiance dans la diversité des voix, leurs frictions et désaccords possibles, leur complicité parfois mêlée d'éloignement. Si les entrées ne sont pas datées, elles font souvent référence au temps écoulé entre questions et réponses, montrant de quelle matière de vie se fait la conversation : dilatation ou épaississement de nos expériences de pensée, autrement fugitives ou sans témoin, et qui prennent corps d'être écrites et d'avoir une destination.

Mihelakis a d'abord sollicité un compagnon d'armes, colocataire des jeunes années et par là témoin et copratricien de son initiation : Jérémie McEwen, enseignant de philosophie au Collège Montmorency et chroniqueur à ICI Radio-Canada Première. Interlocuteurs pivots du livre, les deux ont ensuite convié chacun-e une enseignante pour un dialogue tiers – l'une, Catherine Mavrikakis, écrivaine, a été la directrice de thèse de Mihelakis et contemple aujourd'hui la retraite ; l'autre, Josianne Poirier, doctorante en histoire de l'art, donne sa première charge de cours à l'université.

La chair de la pédagogie

Les considérations sont multiples et riches : de l'éthique de la pédagogie à sa pratique hospitalière, de la relation à la matière enseignée à celle aux étudiant-es, de la discrimination positive à la place de la religion. Elles s'inscrivent aussi dans une diversité de contextes : Québec et Manitoba (où Mihelakis est professeure adjointe) ; cégep et université ; carrière débutante et confirmée ; ou moment d'oscillation lorsqu'on hésite à continuer, l'habitude d'enseigner s'étant fossilisée ou suffisamment institutionnalisée pour qu'elle ne témoigne plus des dangers de se sentir vivant-es, de mettre en péril

ses propres savoirs en les confrontant à ceux et celles qui les critiquent.

Le livre arrive à point nommé, alors que l'immense majorité des institutions postsecondaires nord-américaines a adopté, pour un semestre ou une année entière, l'enseignement en ligne. Indépendamment de la pandémie de COVID-19 qui l'a suscité, ce tournant épouse le devenir de plus en plus managérial de l'éducation et de la recherche, au Canada comme ailleurs. Or, toute la question de l'enseignement *en présence*, ou de la présence en enseignement – ce beau concept qui dépasse largement l'aspect technique du « présentiel » –, fait justement l'objet d'une importante discussion entre Mihelakis et Mavrikakis, puis entre McEwen et Poirier.

Disons-le : ce ne sont pas seulement des enseignant-es que nous lisons – et encore moins des technicien-nés ou des technocrates de l'enseignement –, mais des écrivain-es et des penseur-ses. Tandis que la voix vive de Mihelakis aiguille énergiquement l'ouvrage, les échanges mettent au jour ce qui constitue la chair de la pédagogie, à savoir une pensée de ce qui fait l'humain. La forme de la conversation (un « essai-dialogue ») est congruente avec le propos. « J'enseigne depuis toujours », formule forte à la première personne, s'applique ici unilatéralement : c'est un « je / nous », un pronom de la personne, comme disait Émile Benveniste, que chacun-e peut emprunter, échanger, reprendre à son compte – ce qui est bien la posture de l'enseignant-e, qui donne autant qu'elle ou il reçoit et permet à l'autre de devenir un sujet.

S'engager vivant dans le réel

Un grand plaisir de lecture vient de ce que ces tenant-es du savoir,

honorant la condition essentielle de l'honnêteté intellectuelle, *se situent* avec franchise et générosité, analysant ce qui a concouru à leur désir et à la fomentation intérieure de ce métier, de leurs premiers souvenirs d'école à l'opportunité professionnelle qu'a représentée cette carrière – tantôt l'accomplissement d'une ascension sociale pour la fille d'immigré-es qui fut la première de sa famille à aller à l'université ; tantôt un « souci politique », malgré le désenchantement face au peu de reconnaissance dont jouit la profession.

J'aurais lu plus longuement sur les vies de ces auteur-rices et leurs interactions : les pages liminaires qui inaugurent les échanges et disent la naissance de chaque relation sont remarquablement vives et sagaces. Au sein des dialogues aussi, des éléments biographiques ou introspectifs poignants se font jour. De tels passages exercent la même forme d'attraction mêlée d'effroi qui auréolait nos rencontres, enfants, avec nos instituteur-rices dans quelque lieu public. Comme si à l'arrière de cette scène qu'est l'enseignement, de ce rapport toujours un peu théâtral et qui a besoin d'un certain décorum pour pleinement exister, il fallait deviner – mais en même temps s'interdire de connaître – la scène plus large et riche d'une vie qui serait la mise en acte, aventurée dans le monde, des savoirs appris en classe. Car si l'enseignement est toujours une éducation à la vie, c'est que l'enseignant-e modélise une certaine façon de s'engager vivant-e dans le réel.

